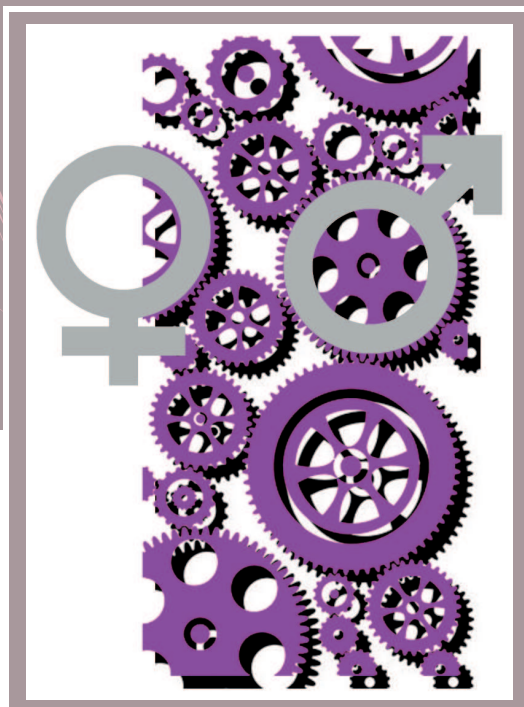


Colloque organisé par
le Centre Régional Universitaire Lorrain d'Histoire (CRULH) et
le Laboratoire des Sciences Historiques (LSH), avec le concours du Conseil Régional de Lorraine

Genre et Techniques *XIX^e-XX^e siècles*



Entrée Libre

Programme

Amphi G04, Campus Lettres et Sciences Humaines
3 Place Godeffroy de Bouillon, Nancy
Lundi 10 septembre de 13H30 à 17H30
Mardi 11 septembre de 9H à 12H30 et de 14H à 17H30

Lundi 10 septembre 2012

13h30 - 14h : *Accueil des participants (café)*



14h - 14h15 : *Présentation et introduction*
(Pascal RAGGI, Université de Lorraine)



SESSION 1 :

Genre et formation scientifique et technique (2^e partie)

14h15 - 15h : *La qualification, la main et la machine. Filles et garçons face aux formations dentellières (XIX^e-XX^e siècles), Stéphane LEMBRÉ, Agrégé et docteur en histoire, ATER en histoire contemporaine, Université Lille Nord de France – Lille 3*

Avec l'introduction du tulle mécanique au début du XIX^e siècle en France, l'apprentissage de la dentelle à la main se trouve confronté au défi de la production de masse. Le changement technique se double d'une profonde évolution, puisque face aux dentellières, figures traditionnelles d'un monde proto-industriel, se dressent désormais les ouvriers tullistes. Si les centres de production sont souvent distincts - on peut penser à la dentelle de Valenciennes, de Bailleul ou de Normandie du côté des productions à la main, aux dentelles de Calais ou de Caudry pour le tulle -, il arrive aussi que les productions se regroupent, à l'image du Puy, où l'économie dentellière traditionnelle du Velay accueille au début du XX^e siècle une production industrielle.

Pour parvenir à un produit comparable sinon par sa qualité, du moins par sa définition, dentelle à la main et dentelle mécanique mobilisent différemment la formation. À l'apprentissage lent et complexe de la première correspond, dans le second cas, une formation longtemps jugée inutile par les industriels, quoique nécessaire pour les dessinateurs et metteurs en carte. Il se joue donc, à travers la question de la formation et de la qualification de la main-d'œuvre, une

assignation genrée à la technique manuelle ou mécanisée de production.

On se propose de retracer les étapes de la construction de cette répartition sexuée des formations et des identités professionnelles dentellières françaises, tout en proposant une réflexion sur la patrimonialisation de la figure de la dentellière, récemment rejointe par des projets patrimoniaux qui intègrent désormais le tulle.



15h-15h45: *Des filles dans des orientations scolaires « techniques » : logiques d'orientation et rapports au corps*, **Julie THOMAS**, IGE Université Montpellier 1 à l'UFR STAPS, Docteure de l'Université Paris Sud-11, Laboratoire SANTESIH (JE n°2516)

A partir de résultats quantitatifs et qualitatifs issus de mon travail de thèse (Thomas, 2010), je propose d'étudier le cas de jeunes filles engagées dans diverses filières scolaires techniques industrielles (niveaux V, IV et III) massivement investies par des garçons. Ces situations permettent d'étudier comment la classe s'articule au genre pour produire des « choix » et des représentations différenciées, selon les contextes de socialisations primaire et secondaires. Le rapport au corps et au sport, et son évolution, ont notamment été pris comme des révélateurs de leurs socialisations classées et genrées. Je développerai l'influence de l'imbrication de ces rapports sociaux sur les logiques qui président à leur orientation, en me penchant sur les configurations familiales, les pratiques et choix dans l'enfance et à l'adolescence. Parmi les jeunes filles étudiées, celles aux orientations scolaires masculines qui sont également « atypiques pour leur sexe » en ce qui concerne le corps et la pratique sportive sont très fréquemment issues des milieux populaires, quelle que soit la voie de formation empruntée. Chez elles, c'est la logique de la « mobilité de sexe » (Daune Richard et Marry, 1990) qui prime dans leur engagement scolaire. Les atypiques des classes moyennes et favorisées, qui sont plus souvent des pratiquantes de sports « féminins » sont, avant toute autre chose, poussées par leurs parents à s'investir dans les études ; les raisons du choix de ces formations masculines réside plus souvent dans une volonté de mobilité sociale ascendante par la profession, ou de reclassement. Dans cette communication, j'étudierai le cas de filles engagées dans des filières professionnelles industrielles, c'est-à-dire masculinisées. Cette situation « atypique » permet de mettre au jour les processus de construction des différences et de la hiérarchie entre les sexes. L'originalité de ce travail est de mettre en relation les choix scolaires des enquêtées, et leurs rapports au corps et aux pratiques physiques et sportives : le corps étant au cœur de la construction du genre, d'une part, et de la socialisation professionnelle dans les filières étudiées, d'autre part. J'ai cherché à savoir, à partir des discours de ces jeunes filles et de mes observations, en m'intéressant à des cas variés, de jeunes filles qui venaient de s'orienter jusqu'à certaines déjà insérées professionnellement, si leur hexis avait contraint leur mode d'engagement dans ces filières et leurs interactions avec les autres acteurs et si, réciproquement, l'engagement de ces adolescentes dans ce type de

filières avait ou non modifié leur hexis.

Effectivement, le rapport au corps de ces jeunes filles est souvent un moyen de mieux comprendre leur insertion plus ou moins facile dans ce type de filières. De plus, l'étude des prescriptions socialisatrices primaires et secondaires, parfois hétérogènes dès l'enfance, a également permis de mieux saisir comment les dispositions des jeunes filles enquêtées sont « travaillées » par les normes de sexe véhiculées dans les différents espaces de socialisation et notamment la filière technique investie.



15h45 - 16h00 : *Pause café*



SESSION 3 :

Genre, corps et techniques médicales (2^e partie)

16h - 16h45 : *L'intervention professionnelle des femmes dans l'action médicale, sanitaire et sociale auprès des enfants au vingtième siècle,*
Etienne THÉVENIN, Maître de conférences HDR (histoire contemporaine) Crullh,
Université de Lorraine

Sages femmes, puéricultrices, assistantes sociales, éducatrices, infirmières, médecins, de nombreuses femmes interviennent dans le cadre de la santé des enfants. Beaucoup de ces professions sont apparues récemment, à la suite d'initiatives pionnières. En s'appuyant sur des exemples essentiellement lorrains, la présente communication évoque la constitution de compétences professionnelles et leur progressive reconnaissance dans les sociétés contemporaines.



16h45-17h30 : *Rapport des femmes chirurgiens à la technique. Une socialisation de genre atypique*, **Emmanuelle ZOLESIO**, Docteure en sociologie et ATER à l'université de Lille 3

On connaît l'explication anthropologique selon laquelle les hommes se seraient assurés le contrôle des outils ou des instruments de production (et, avec lui, la domination sur les femmes), n'ayant pas celui de la reproduction (Tabet, 1979 ; Kniebihler et Fouquet, 1980). Or la technique est un élément central de la pratique chirurgicale et force est de constater que les femmes chirurgiens sont encore des exceptions statistiques (Zolesio, 2010), comme dans d'autres formations scolaires (Marry et Daune-Richard, 1990) ou professions techniques (Marry, 2004 ; Gallioz, 2008). Bien souvent, pour les chirurgiens hommes, l'idée de voir une femme dans un métier aussi physique est technique, est considéré comme étrange (Domergue, Guidicelli, 2003). La technique joue ainsi comme argument d'exclusion des carrières féminines. Pourtant, les rares femmes qui investissent la chirurgie, à l'instar de leurs homologues masculins, font part précisément de leur attrait pour l'aspect technique comme une des raisons principales de leur vocation chirurgicale. On cherchera donc à reconstruire les conditions de possibilité de cette attirance pour la technique, attirance relativement atypique pour une femme. Il s'agira de revenir sur la formation technique et scientifique de ces enquêtées, sur leur origine sociale (avec une dominante des professions techniques chez les pères, souvent ingénieurs) et leur socialisation primaire. Ce faisant on éclairera d'une part la construction sociale du goût pour la technique, dénaturalisant celui-ci ; d'autre part on soulignera aussi les « dispositions techniques » spécifiques exigées par la matrice de socialisation chirurgicale, avec lesquelles ces femmes se retrouvent du coup en adéquation.



Soirée : réception buffet



Mardi 11 septembre 2012

8h30-9h: *Accueil café*



SESSION 4:

Genre et travail, XIX^e - XX^e siècles

(2^e partie)

9h-9h45: *Les genres de l'ornement à la manufacture de Sèvres au XIX^e siècle*, **Audrey Patrizia MILLET**, Chargée de cours d'histoire, Paris 8, Vincennes-Saint-Denis, Doctorante en histoire moderne, Paris 8 et Neuchâtel, IDHE, UMR 8533 (CNRS)

Les études sur les décorateurs à la manufacture de Sèvres sont nombreuses mais elles mettent l'accent sur des personnalités exceptionnelles, qui ne révèlent en aucun cas les réalités sociales et économiques de la profession. Pourtant, s'active dans l'ombre des grandes figures une armée de peintres, doreurs, brunisseuses, etc. Les registres du personnel et les travaux effectués nous permettent d'analyser la place des hommes et des femmes au sein du département de la décoration. Le genre des techniques, qui se modifie en même temps que la production, participe à la définition des genres de l'ornement, de la formation au travail au quotidien.



9h45-10h30: *Des cyclopes à l'androgynisme, la construction du genre des corps dans l'univers technique stéphanois de la fin l'Ancien régime à la Grande guerre*, **Mikaël DUARTE**

La région stéphanoise regroupe plusieurs branches d'industries (le textile avec le ruban; la mine et la métallurgie ; les armes et les cycles). Le travail pionnier sur les Travaux de femmes à Saint-Etienne de Dubesset et Zancarini identifiait la division sexuelle du travail dans le secteur de la passementerie, sans analyse généalogique de ce processus. Notre objectif est de comprendre ce phénomène à travers l'étude des représentations du corps

dans l'industrie sur une période et une échelle plus large, en nous aidant des nouvelles problématiques et des nouveaux travaux sur la région stéphanoise, émanant des recherches anglo-saxonnes en particulier (Accampo, Hanagan, Pomfret, Hafter, ...).

A l'aube du XIX^e siècle, l'industrie du bassin stéphanois se caractérise par la rareté des usines et des gros ateliers. Les structures artisanales perdurent en particulier dans la petite métallurgie (l'armurerie et la quincaillerie) et la passementerie. Le monde du travail de cette époque est difficile à appréhender, car les sources émanent des élites bourgeoises et ouvrières, qui présentent cet univers à travers le prisme de leurs représentations. Ils décrivent une industrie archaisante. En fait, les artisans obéissent à des logiques différentes de la pensée capitaliste, à une culture du travail, basée sur un savoir-faire acquis par l'expérience et la routine, la recherche d'autonomie face à la machine, une certaine idée de la qualité face à la quantité, à une transmission communautaire des gestes et un sens aigu de l'utilité de leur travail. Cette culture s'insère dans un univers dans lequel les corps occupent une place centrale : ces corps permettent de percevoir la matière grâce à l'expérience et le corps social à travers la complémentarité des gestes dans l'atelier et dans les rites.

Les conceptions communautaires des corps au travail se caractérisent par une division sexuelle du travail et des sphères peu accentuée. Si les travailleuses gardent leurs positions dans la petite métallurgie jusqu'au XX^e siècle, la passementerie connaît une division sexuelle radicale au XIX^e siècle, dans les représentations du moins. Les statuts des corporations garantissaient aux hommes une supériorité sur les femmes. Ils ont développé ensuite un discours basé sur le sexe, autour de l'incapacité musculaire des femmes, pour conserver leur position dominante dans la passementerie.

Cette division sexuelle dans la passementerie, et le travail textile en général, s'appuie sur un véritable « dispositif de sexualité » exercé sur les jeunes filles dans la région stéphanoise et dans les montagnes environnantes, viviers d'émigration vers Saint-Etienne. Un véritable « dressage » (terme rencontré dans plusieurs textes) s'exerce sur les corps et la sexualité des jeunes filles. Ce processus s'appuie sur le contrôle par les religieuses de communautés de femmes (en particulier par les béates). Les travaux de fil participent d'une disciplinarisation des corps, confortée par le culte marial, une iconographie de la Vierge très particulière, qui renvoie au corps des dentellières, et les contes. Ce contrôle s'exerce à travers la création d'établissements clos de filles : couvents refuges, usines-internats, ouvroirs. Deux modèles d'adolescentes émergent des représentations de la fin du XIX^e siècle, celui de la vierge et celui de l'ouvrière en soie, proche de la grisette ou de la midinette. Elles incarnent les modèles de vertu de la fabrique stéphanoise. Elles occupent des métiers précis définis par la division sexuelle du travail textile dans la région stéphanoise. Par opposition, les femmes des autres secteurs industriels (de la petite métallurgie) sont dépeintes avec des allures masculines, voir hommases.

Parallèlement, les représentations esthétisent les gestes, les prouesses physiques, les valeurs viriles des ouvriers masculins, en particulier les ouvriers phares de la seconde révolution industrielle : les mineurs et les métallurgistes. Cependant, la mécanisation et les débuts de la rationalisation vont fortement bouleverser la place des corps masculins, en les dévirilisant et en cassant l'ancienne culture du travail évoquée, qui va perdurer cependant dans certaines

branches.

Avec la mécanisation, apparaît un déclin des valeurs viriles de l'industrie, de la brutalité ouvrière, de l'alcoolisme et de l'ostentation sexuelle. Un ordre moral apparaît jusque dans les milieux ouvriers au tournant du XX^e siècle. Il est conduit localement par les milieux passementiers. L'ouvrier est appelé à se raffiner. Plusieurs projets esthétiques sont élaborés dans ce but, en particulier l'ouverture d'un musée industriel pédagogique conduite par l'historien d'art Marius Vachon. Le corps des jeunes filles ouvrières est instrumentalisé pour régénérer le monde ouvrier dans un contexte où l'électrification des métiers à tisser valorise leur travail, au détriment des hommes. Cette instrumentalisation voit son apogée dans la représentation sur le parvis de l'Hôtel de ville à trois reprises au début du XX^e siècle de la Muse du peuple de Gustave Charpentier, au cours desquelles une jeune ouvrière (une couturière, une plieuse puis une dactylo) est élue muse et dans lesquelles l'iconographie de l'androgynie est fortement investie. C'est ainsi que l'utilisation des femmes dans l'industrie d'armement de la Grande guerre s'inscrit dans une généalogie des représentations et des gestes techniques hérités de la petite métallurgie



10h30 - 10h45 : *Pause café*



10h45-11h30 : *Configurations et reconfigurations de l'identité cheminote au prisme du genre*, **Fabienne LAURIOUX**, Maître de Conférences en Sociologie, Université de Nantes

La démarche ethnographique révèle la centralité du genre dans les constructions et reconstructions identitaires des cheminots et des cheminotes, dans leurs formes corporatistes anciennes (parfois disparues) mais aussi dans leurs formes recomposées plus actuelles. Trois contextes révélant plusieurs figures féminines permettent de positionner l'objet de cette intervention. Je présenterai plus précisément à partir de quelques cas, le premier qui s'apparente à une première condition féminine, celle des conjointes, sœurs et filles d'agents. Elles participent –explicitement ou non– à la création d'un réseau hégémonique de prise en charge des conditions d'existence de la corporation au travers de la mise en place d'institutions sociales (prévoyance, service social et médical), d'institutions éducatives (centres d'apprentissage pour les garçons, écoles ménagères pour les filles), d'un habitat concentré (cités cheminotes) et d'une prise en charge des activités socioculturelles (bibliothèques, jardins, clubs sportifs, comités des fêtes...). Les témoignages d'apprenti-e-s des années 50 et les archives (d'entreprise et privées)

constituent les matériaux d'enquête.

Le second contexte montre une deuxième condition féminine, celle des employées de la SNCF occupant d'abord des emplois ferroviaires subalternes (garde-barrières, employées aux écritures), puis participant à une « embellie féminine » sans véritable lendemain à la faveur des deux conflits mondiaux.

Enfin, un troisième contexte s'attache aux conséquences des nouveaux types de recrutement exigés par les transformations techniques des métiers du rail, qui affectent dans les années 70 le tissu culturel et social d'une corporation devenue plus extravertie et pénétrée de nouvelles aspirations et valeurs. Les conjointes salariées hors SNCF y jouent un rôle déterminant.

La corporation cheminote constitue ainsi un exemple de maillage social et culturel où la dimension genrée apparaît autant dans le savoir-faire (formation, secteurs d'activité, militantisme) que dans le savoir-être (participation ou rejet des formes de sociabilités communautaires).



SESSION 5 :

Genre et vie quotidienne aux XIX^e & XX^e siècle

11h30-12h15 : *Travaux manuels domestiques et pratiques ordinaires de création : dépasser les différences de genre par l'expression artistique ?*,
Claire LE THOMAS, Docteur en histoire de l'art contemporain de l'Université de Paris Ouest – Nanterre La Défense. Post-doctorante au Laboratoire d'anthropologie et d'histoire de l'institution de la culture (LAHIC), membre du GDRI du musée du quai Branly.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les activités manuelles domestiques sont un espace où se construisent de fortes différences de genre : tandis que les femmes s'occupent à des ouvrages de dames – l'expression même étant révélatrice de cette différenciation –, les hommes adoptent des pratiques relevant du bricolage. L'apprentissage scolaire des travaux manuels reproduit et conditionne d'ailleurs cette répartition sexuée des usages créatifs ordinaires. Les jeunes filles sont initiées aux travaux d'aiguille pour les préparer à leurs futures charges domestiques ; on enseigne aux garçons à se servir des

outils courants afin qu'ils se familiarisent avec les métiers manuels et qu'ils acquièrent une dextérité suffisante pour effectuer des travaux d'entretien et de réparation ordinaires. Toutefois, le développement des loisirs créatifs tend à contrarier cette distinction. D'une part un grand nombre d'activités manuelles enfantines de création sont asexuées ; d'autre part, parce qu'il s'agit de fabriquer de ses mains, d'adopter une occupation créative à vocation expressive, la pratique de travaux artistiques ou artisanaux pourrait ne pas être si différenciée. Les hommes comme les femmes étaient susceptibles de réaliser des poteries, des cadres, des reliures et autres objets usuels et décoratifs visant à faire montre de capacités créatives et à exprimer son individualité. Ces loisirs semblent ainsi dépasser la partition traditionnelle des usages de création domestique.



12h15-14h: Déjeuner



14h - 14h45: Genre et mobilité urbaine : un itinéraire parisien (XIX^e-XX^e siècles),
Arnaud PASSALACQUA, Maître de conférences en histoire contemporaine
Université Paris Diderot – Laboratoire ICT

Depuis quelques années, l'histoire des transports se renouvelle en se muant en une histoire de la mobilité, plus sensible aux voyageurs, aux cultures et aux images, qu'à l'analyse traditionnelle de l'offre de transport, des acteurs économiques et des véhicules et infrastructures. Dans ce contexte, les problématiques de genre sont apparues comme l'une des voies de renouvellement.

Des chercheurs anglo-saxons (Maggie Walsh, Barbara Schmucki) ont ainsi engagé une réflexion qui vise à saisir la question du genre dans son rapport à l'une des activités humaines offrant une relation quotidienne à la technique : se déplacer. En revanche, la recherche française est plus marquée par des travaux de sociologie que d'historiens. L'historiographie sensible au genre s'intéresse d'ailleurs plus à la mobilité comme production industrielle que comme pratique quotidienne (Florent Montagnon).

Ainsi, cette communication entend ouvrir une réflexion sur le rapport aux systèmes de mobilité du point de vue de celles et ceux qui se déplacent, en tentant de comprendre en quoi la problématique du genre offre un nouvel éclairage sur la constitution d'images sociales des modes de transport. Elle s'appuiera plus spécialement sur le cas des omnibus et autobus parisiens, en proposant de croiser pratiques et représentations autour de ce système de mobilité. Les autres moyens de transport seront également pris en compte dans cette analyse, en tant qu'ils participent du paysage modal parisien.



14h45-15h : *Pause café*



15h00-15h45: *Laver et sécher son linge en ville au XIX^e siècle,* **Marie CHARVET**, Maître de Conférences, Université de Nantes, CENS (Centre nantais de sociologie)

Le 3 février 1851 est votée une loi subventionnant la création d'établissements modèles de bains et lavoirs publics gratuits et à prix réduits. S'inspirant de l'Angleterre, le ministre de l'Agriculture et du Commerce J.-B. Dumas et le rapporteur du projet A. de Melun entendent combattre l'insalubrité des logements des pauvres urbains en encourageant l'expérimentation de dispositifs de séchage du linge efficace. Les lavoirs à créer s'adressent en priorité aux « ménagères » lavant le linge de leur famille, les tarifs dissuadant les ouvrières blanchisseuses. Les pauvres urbains doivent y trouver un double avantage : un logement plus sain et un revenu augmenté, le temps gagné par les ménagères sur la lessive pouvant être dédié à une activité lucrative.

Contrairement aux espoirs de ses promoteurs, la loi n'est pas à l'origine d'un mouvement de création de lavoirs urbains modernes. Les laveuses ne semblent guère apprécier les lavoirs sur le modèle anglais où elles sont isolées. Par ailleurs la question du séchage n'est pas résolue. Outre des difficultés techniques, les dispositifs se heurtent à la résistance des ménagères qui se méfient par exemple desessoreuses, accusées de détériorer le linge. Ces résistances, dénoncées par les hygiénistes, paraissent cependant s'estomper au cours du second XIX^e siècle, comme si se produisait chez les utilisatrices une « acculturation hygiéniste » à l'image de ce qu'observe Caroline Moriceau pour l'industrie à la même époque .



Conclusion

15h45-16h30 : conclusion générale et perspectives (Sharif GEMIE, University of Glamorgan, Cardiff)

Importée de l'historiographie anglophone la problématique du genre permet le renouvellement de nombre de questions dans l'historiographie francophone, en plus d'être un champ de recherche de plus en plus dynamique. Cependant, les aspects liés aux techniques et à leur enseignement sont encore trop peu étudiés à travers les nouvelles questions posées par l'approche par le genre.

On pense immédiatement à l'étude du rapport entre les femmes et les techniques. Mais cette première approche mérite d'être étendue dans le cadre d'une problématique plus large tenant compte de tous les aspects du genre, y compris les questions liées à la masculinité. Ces questions méritent d'ailleurs une attention toute particulière, notamment dans le sens où l'enseignement technique contribue à la construction d'un certain type de masculinité, reproduisant ainsi des différences genrées à l'école, au travail et, plus globalement, dans la société.

Ce colloque est l'occasion de s'interroger sur une question historiographique innovante, incluant aussi un important questionnement d'ordre épistémologique pour les historiens en particulier et pour les sciences humaines et sociales en général.

Organisé par deux historiens, le sujet abordé rend nécessaire une approche interdisciplinaire. Le colloque est donc conçu comme un moment de réflexion global concernant l'articulation entre les études de genre et celles qui s'intéressent aux phénomènes techniques au sens large.

Le premier temps a eu lieu les 10 et 11 mai 2012 à Besançon (IUFM de l'Université de Franche-Comté) et a principalement traité des problématiques qui relient la question du genre et de la formation scientifique et technique (XIX^e et XX^e siècles).

Le second temps se déroule à Nancy (Université de Lorraine, campus LSH), les 10 et 11 septembre 2012 et concerne plus particulièrement les questions liées au genre et représentations du travail (XIX^e et XX^e siècles), aux rapports entre genre et travail industriel, entre genre et artisanat et, enfin, aux liens entre genre et techniques médicales.

Contacts :

Pascal.Raggi@univ-lorraine.fr

fabien.knittel@univ-fcomte.fr



UNIVERSITÉ
DE LORRAINE



La Région
Lorraine



Laboratoire
des Sciences
Historiques
EA 2273

LSH



Laboratoire
d'histoire des Sciences
et de Philosophie
Archives Henri Poincaré